

# La "métablétique" <sup>1</sup> et l'art de la psychothérapie<sup>2</sup>

*Bernd Jager, Département de psychologie, Université du Québec à Montréal*

*Traduction : Philippe Blouin, Département de psychologie, UQÀM*

Dans une des premières publications de Van den Berg sur le sujet de la métablétique, on retrouve un essai d'une grande profondeur sur la nature du miracle. En plus de nous présenter l'idée que la psychothérapie inspire à cet auteur, cet essai a le mérite de nous introduire au cœur de la pensée générale de Van den Berg. En premier lieu, laissez-moi vous offrir un bref résumé de cet essai. Par la suite, je me propose de parler de la portée que celui-ci pourrait avoir dans le cadre du développement futur des domaines de la psychopathologie et de la psychothérapie.

Cet article débute en faisant référence à la transformation idéologique de notre conception occidentale de la présence du divin qui a eu lieu peu après les temps médiévaux. À cette époque, en effet, la puissance et la présence du divin ont été progressivement retranchées de la vie quotidienne pour être confinées au seul moment de la création de l'univers. Van den Berg écrit :

Descartes a retranché Dieu de la ligne qui unit le passé au présent et lorsqu'il a déplacé celui-ci au point précis où cette ligne commence, ce n'est plus Dieu qu'on y a trouvé mais un point d'interrogation. Descartes n'a pas remarqué la différence. Et maintenant, cette différence a disparu.<sup>3</sup>

Prenons le temps de regarder de plus près la logique de cette pensée. Descartes a retranché Dieu de ce qui est présent. Il a retranché sa présence du pont miraculeux qui unit une chose à une autre, un être à un autre ainsi qu'une personne à une autre et ainsi au monde qui l'entoure. Le retranchement du divin de la relation vitale qui unit les choses ensemble dénude le monde qui, à

---

<sup>1</sup> Il n'existe pas de traduction française pour le terme anglais *metabolics*. C'est un terme qui désigne un changement historique radical dans lequel le passé se transforme en présent sans laisser de trace. Le mot est une dérivation du verbe grec *metabolein*, d'où vient notre mot pour métabolisme. Dans le présent texte, nous avons jugé bon de franciser le terme anglais. Le produit de cette transformation nous donne *métablétique*.

<sup>2</sup> Communication adressée le 13 mars 1998 lors du 16ième symposium annuel du Centre Phénoménologique Simon Silverman de l'Université Duquesne.

<sup>3</sup> Van den Berg J.H. (1995) *Metablica van God*. Kapellen: Pelckmans, Traduction libre

partir de ce moment, ne peut être compris qu'en termes de causalités, de nécessités ou d'accidents. Nous pouvons dire que la présence hospitalière de Dieu, celle qui donne corps et cohérence au monde dans lequel nous vivons, a été retranchée du monde moderne et déplacée de notre expérience quotidienne pour être confinée aux temps éloignés du début de la création.

Banni et confiné à cette position éloignée, Dieu a cessé d'éclairer le monde de sa présence hospitalière. Depuis, nous sommes condamnés à vivre dans un monde où la cohérence ne dérive plus que de principes matériels et où le tissu de la vie n'est que le fruit d'une série d'accidents recousus ensemble à l'aide de la dynamique des seules relations causales. Cette nouvelle réalité nous force à habiter un monde duquel toute présence hospitalière a été retranchée et à l'intérieur duquel toutes les relations humaines doivent être repensées et réinterprétées en termes de nécessités matérielles et de probabilités mathématiques.

Un monde configuré de cette façon ferme la porte à toute tentative de concevoir la relation des êtres entre eux comme ultime destinée. Il devient un monde gouverné par les faits, un théâtre où l'être humain se pose comme simple spectateur pendant que la matière et les forces naturelles se tiennent au devant de la scène. En fin de compte, rien d'important ne reste à être vu et senti dans un tel monde à part la joute de bras de fer qui a lieu entre les forces physiques et biologiques. Dans un tel monde, rien ne reste à être pensé mis à part la façon dont ces forces vont réagir et se comporter lorsque mises en présence. Dès lors, le théâtre humain se transforme en un immense laboratoire, un univers de milliards de questions à l'intérieur duquel toute la vie intellectuelle, psychologique et spirituelle de l'être humain est subordonnée à la formulation de questions concernant des interactions matérielles et aux réponses que l'on peut fournir à celles-ci.

Toute présence relative à un autre, primordial et fondamentalement hospitalier, est retirée d'un tel univers. À la place, on trouvera des points d'interrogation qui feront à jamais référence à un univers naturo-scientifique. C'est ainsi qu'un domaine qui fut jadis vécu comme une mystérieuse terre de rencontre entre un être et un autre s'est transformé en un monde physique et naturel. C'est de cette manière que des questions relatives à la vie intersubjective ont été transformées en questions concernant des relations matérielles.

Imaginons-nous comme les survivants d'un naufrage dont les corps auraient échoué sur une île qui, à première vue, semble inhabitée. Après s'être remis du choc de la catastrophe, nous commençons à visiter l'île avec un ou deux autres survivants. Pendant la journée, nous ne trouvons aucun signe de vie humaine. Vers la fin de l'après-midi, alors que le soleil descend doucement sur le vaste océan, nous atteignons une région montagneuse et nous découvrons l'entrée étroite de ce qui semble être une énorme caverne. Nous ne sommes pas certains si cette grotte est habitée par des êtres humains ou par des animaux, par des amis ou par des ennemis, par des créatures féroces ou par de cruels cannibales. C'est donc avec beaucoup de précautions que nous nous avançons. Après avoir tendu l'oreille au moindre bruit suspect et après avoir inspecté le sol pour voir si des empreintes imprimées dans la terre pouvaient nous renseigner un peu sur le visage des résidents de cet endroit, nous nous décidons de pénétrer à l'intérieur de la grotte par sa minuscule entrée fendue dans le roc. Pour ne pas être les victimes de quelques surprises désagréables, notre exploration du sombre intérieur de cette demeure naturelle se fait avec la plus grande des prudences et dans un état d'alerte constant. Nous faisons notre entrée dans un environnement où tout phénomène est marqué par un point d'interrogation, et où rien ne doit être pris pour acquis. Toute notre vie psychique et pratique se trouve réduite à poser et à répondre à des questions pratiques et à formuler des tentatives de prédictions du possible résultat des interactions matérielles qui nous entourent. En ce sens, notre île commence à ressembler de façon frappante à un laboratoire à l'intérieur duquel nous passons chaque aspect du monde matériel par le filtre d'un questionnement constant et défensif.

Dans le dessein de mieux comprendre ce qui précède, donnons une suite d'un autre genre à notre aventure de rescapés d'un naufrage. Imaginons-nous nous échouant sur une île complètement différente habitée par une vieille dame géniale qui est elle-même la seule survivante d'un précédent naufrage. Appelons-la Diotima et imaginons qu'elle vient à notre rencontre quelques minutes seulement après que les vagues nous aient précipités de l'océan à la plage. Peu à peu, nous découvrons qu'elle a réussi, au fil du temps, à se construire une vie particulièrement intéressante sur cette île déserte. À force d'inventivité, elle est parvenue à transformer une grotte de grès brut en une délicieuse résidence meublée d'objets merveilleux qu'elle s'est confectionnée à partir de bois flottants, de simple lainage ainsi que d'objets qu'elle a modelés avec habileté à partir d'argile. Nous sommes prompts à découvrir qu'elle a aussi créé un grand jardin et des animaux qu'elle a su apprivoiser et domestiquer. Elle a été jusqu'à apprendre

en autodidacte les techniques de la chasse et de la pêche. Le contenu livresque de quelques malles échouées, avec elle au moment du naufrage de son navire, lui a même permis de se garnir d'une petite bibliothèque.

Peu importe l'endroit où nous nous aventurons sur l'île, nous trouvons les signes de sa vigoureuse et ingénieuse présence. Lorsque pour la première fois, nous sommes invités à sa table, et que nous goûtons sa nourriture et que nous engageons la conversation avec elle, nous sommes séduits par sa nature entreprenante et délicatement généreuse. Quand nous contemplons les verres et les soucoupes qui décorent sa table ou l'élégante forme de ses cuillères en bois, nous continuons cependant à nous poser des questions. Celles-ci diffèrent néanmoins en substance et en essence des questions que nous nous posons sur la première île. Émerveillés par notre hôtesse et cherchant à intensifier sa présence, nous regardons maintenant ses coupes et ses cuillères. Nous sommes reconnaissants pour cette présence qu'elle nous offre et nous nous efforçons de la rechercher activement. Nous contemplons avec ravissement son jardin, sa salle à manger, sa collection de coquillages, ses étagères de livres rangés avec soins, ses vêtements dont la simplicité fait le charme et, chaque fois, il nous est donné de découvrir un autre aspect de sa présence.

Imaginons maintenant que nous ne trouvions pas d'issue hors de l'île et que, pour plusieurs années, nous devions nous résigner à en faire notre maison. Lorsque Diotima viendrait à mourir de vieillesse, nous l'enterrerions et inventerions pour elle une cérémonie qui laisserait place à l'expression de notre chagrin. Nous composerions des chansons pour elle, nous noircirions les pages d'un livre pour immortaliser les souvenirs de sa présence et pour transmettre cette mémoire à nos enfants. Nous raconterions des histoires dont elle est l'héroïne. Certaines de ces histoires ne seraient pas vraies au sens littéral du terme mais elles le seraient dans un sens plus profond qui nous la rendrait plus présente. De cette façon, nous transmettrions le cadeau de sa présence aux générations futures.

Là où la première île laissait pointer les signes précurseurs de la création d'une civilisation scientifique et technologique, cette seconde île s'apprête à devenir le foyer des récits, des mythes, de la poésie, de l'art, de la musique ainsi que de la culture et de la religion.

Permettons-nous maintenant de retourner à la réflexion de Van den Berg sur la nature du miracle. Ce miracle est, en dernière instance celui de la présence de l'autre. Van den Berg nous raconte l'histoire d'un jeune garçon qui, à l'occasion d'une visite chez sa tante, se retrouve couché seul dans le noir d'une chambre qui ne lui est pas familière. Il se sent envahi par la peur. « Ma tante, crie le garçon affolé. Ma tante, réponds-moi, j'ai peur et il fait noir ici ». Et, comme pour justifier sa demande, il ajoute cette merveilleuse phrase : « Lorsque tu me parles, tout devient plus clair ». Au moment précis où elle jaillit du silence, la voix de sa tante devient lumière. Le miracle de la co-présence restaure l'ordre à l'intérieur de son univers qui en son absence menaçait de devenir inhabitable.

Dans une tout autre anecdote, Van den Berg nous raconte un épisode du roman autobiographique d'André Gide *Si le grain ne meurt*. Il nous fait part d'une scène où le tout jeune Gide et sa gardienne reviennent ensemble d'une promenade à travers champs. Gide se remémore la joie qui émanait de sa gardienne pendant la journée et sa propre curiosité lorsqu'il lui demanda d'où venait son sentiment. Voici ce que fut l'innocente et belle réponse de sa gardienne : « Pour aucune raison, mais ne trouves-tu pas qu'il fait beau ? ». Gide nous raconte qu'au moment précis de cette réponse candide, la vallée s'est mise à regorger d'amour et de joie.

Pour l'enfant qu'était Gide, la vallée s'est soudainement remplie de délices : les fleurs devinrent plus colorées, les ombres devinrent plus profondes, le bleu du ciel devint plus pénétrant et les rayons du soleil plus radieux. Toutes ses merveilles se sont présentées sous l'influence de quelques mots. Ces quelques mots témoignaient de la présence de quelqu'un tout près ; ils témoignaient de la présence d'un co-habitant et d'un voisin. Et c'est ce voisin qui possède le pouvoir de transformer notre île, notre monde et nos paysages en un lieu habitable.

L'enfant qui demande désespérément à sa tante de rétablir le lien qui l'unit à la présence de l'autre fait cet appel dans le dessein de prévenir la désintégration de son monde. Il ne veut pas que son monde, qu'il sent fragilisé, ne devienne inhabitable. Le jeune Gide découvre l'aspect habitable de son environnement au contact de cette femme qu'il aime et dont la présence lui ouvre les portes du monde. L'aspect habitable du paysage dans le récit de Gide se manifeste dans la promesse qu'il renferme. Cette promesse est contenue dans l'étendue de la verdure qui invite l'enfant à courir, à sauter, à gambader, à se coucher et à s'étirer dans l'herbe. Elle est contenue

dans chaque arbre qui s'offre pour être grimpé, aux talus qui désirent êtres dévalés, à l'eau de l'étang qui attend patiemment le moment où quelqu'un viendra s'y tremper les pieds, y clapoter ou y pêcher. Toutes ces possibilités se libèrent sous l'influence de la présence bienfaisante d'un autre. Si cet autre venait à disparaître complètement, toutes les couleurs du ciel et de la terre s'évanouiraient avec toutes les promesses de ce monde. Le jeune Gide se trouverait subitement aussi perdu dans la prairie désertée que l'autre garçon dans le noir de la chambre à coucher non familière. La noirceur qui fait peur contient en elle-même l'annonce de l'absence de l'autre bienfaisant.

Le miracle décrit par Van den Berg nous montre que la présence de l'autre est la clé qui ouvre la porte de soi-même, de l'autre et du monde qui nous entoure. C'est dans le miracle de cette présence qu'il faut chercher les fondements de la demeure humaine. C'est cet autre qui permet à l'individu d'habiter un monde humain. L'amour et les désirs humains, qu'ils prennent la forme du voisinage, de l'amitié, du mariage ou d'un culte voué aux dieux ou aux ancêtres, composent le mystère de la présence d'un autre. Celle-ci donne accès à un monde humain.

Van den Berg s'oppose à la conception moderne du miracle qui fait de ceux-ci des événements naturels marchant à contre-courant des lois de la nature. Ceci les situe au-dessus de la capacité de compréhension de l'être humain en tant que phénomènes surnaturels. Comment se fait-il que ces événements, desquels émane l'essence de notre humanité puisqu'ils forment le centre de nos vies et vers lesquels nous tournons régulièrement avec un ravissement constant, soient vus comme étant des phénomènes étrangers à la vie normale? Ceux-ci que l'on désigne de contre-nature, en dessous du pâle reflet des fonctions naturelles et que l'on classe généralement, à la manière dont on se défait d'un concept gênant, sous l'étiquette mal-aimée des *super*, *para* et *extra* normal. Comment nous a-t-il été possible de finir par voir ces événements avec méfiance au lieu de reconnaître en eux l'essence et le fondement de l'ordre humain ? Comment l'échafaudage qui supporte la structure de nos vies de tous les jours a pu être banni jusque dans les profondeurs du super naturel et de l'anormal ?

Le miracle de la vie humaine est la présence de ceux et de celles qui sont près de nous. Jetant les bases d'un monde habitable, ce miracle nous permet de l'approcher de différents points de vue incluant celui des sciences naturelles. C'est donc sur la seule base d'une co-présence que

l'on peut bâtir un monde humain, qu'une culture peut se développer, qu'une attitude naturo-scientifique peut être cultivée et assumée ainsi que des sciences comme la physique et la biologie peuvent prospérer. La découverte d'un univers naturo-scientifique gouverné uniquement par le jeu des forces naturelles est elle-même le fruit du miracle de la co-présence et de l'intersubjectivité. En dernier lieu, le monde est illuminé par la même lumière que celle qui éclaire la chambre du garçon effrayé et qui donne au jeune Gide accès aux paysages qui l'entourent. C'est le miracle de la co-présence qui ouvre les portes de tous les mondes incluant celui des sciences naturelles.

Observons avec plus de soin les nuances et les contrastes qui existent entre les réalités des naufragés de nos deux îles. Le miracle de la co-présence est absent de la première île car celle-ci n'a pas pu offrir un lieu hospitalier à nos naufragés. Cette île est l'hôte captive de la noirceur qui tourmentait l'enfant de l'histoire de Van den Berg. Elle présente aux naufragés le même monde dans lequel le jeune Gide se serait trouvé si son aimante gardienne avait soudainement disparu. Dans la perspective de l'absence d'une présence hospitalière soutenue, les survivants du naufrage sont limités à ce qu'ils peuvent explorer et découvrir. Ils vont à pied dans un monde qui ressemble un champ de mines et où chaque pas en avant peut leur être fatal. Le mieux qu'ils peuvent espérer est d'atteindre une maîtrise parfaite du terrain et du monde matériel. Ceci leur permettrait d'éviter toutes les réponses imprévues découlant de leurs actions et de neutraliser les effets pervers de leur environnement. Dans ce contexte, « comprendre l'île » signifie pouvoir se mouvoir sur celle-ci sans avoir à risquer sa vie à chaque jour et à chaque tournant de sentier. Cette attitude exclut cependant la notion de relation hospitalière avec l'environnement. Elle n'engendre pas la métamorphose de l'île en un royaume pleinement habitable. Pour que cela puisse se produire, nos explorateurs doivent entrer dans une tout autre relation. Nous ne parlons pas ici d'une relation expérimentale où l'homme se propose de soumettre la terre, ni d'une relation technique issue des sciences naturelles à l'intérieur de laquelle nous apprenons à utiliser et à transformer les ressources de notre environnement. Nous parlons plutôt d'une relation intersubjective où notre monde se transforme en une terre de rencontre entre une personne et une autre.

Par contraste, la deuxième île est éclairée par la présence hospitalière de l'autre. Une partie de la vie intellectuelle, émotionnelle et spirituelle des habitants de l'île prend la forme d'une réflexion et d'une pratique sur les mystères de cette présence. Cette pratique et cette réflexion sur

ces mystères prennent toujours la forme d'une manifestation personnelle et concrète. Une bonne partie de la vie culturelle de cette île prendra la forme d'une réflexion sur l'apparence et sur l'identité de notre hôtesse Diotima. Elle sera guidée par les questions que voici : « Qui est cette femme? »; « Sous quelle forme nous apparaît-elle? »; « Quels sont ses attributs constants? »; « Pourquoi nous sentons-nous de cette façon lorsque nous nous trouvons en sa présence? »; « Quelle est la nature de l'amour et de l'hospitalité humaine ? ». Sans doute serons-nous tentés de nous poser des questions d'ordre psychologique en nous demandant ce que nous pouvons apprendre sur sa personnalité et sur son mode de vie en contemplant la façon dont elle a aménagé son jardin, en observant le choix de ses plantes et en nous enthousiasmant face à l'ingénieux système hydraulique qu'elle a créé et qui lui permet d'irriguer la terre et de nourrir ses fleurs. Que nous est-il possible d'apprendre sur elle en observant ses outils de pêche, son arc et ses flèches ? Tous ces objets sont des manifestations de sa présence. Tous ces éléments font référence à une présence qui donne un sens et un contexte à notre monde. Mais la question fondamentale que nous devons nous poser, celle qui anime et qui donne vie à toutes les autres qui s'y rattachent, concerne le miracle de la co-présence, de l'intersubjectivité, de ce voisin qui donne forme et légitimité à notre vie, à notre maison.

Notre monde s'unifie lorsqu'il est supporté par la présence hospitalière d'un autre. En l'absence d'un tel type de réception, notre monde s'effondre et se brise en un nombre infini de morceaux qu'aucun système logique, qu'aucune expertise relative aux forces physiques et biologiques, ne pourra recoller. En dernier lieu, il est impossible d'expliquer la cohérence de notre monde par le langage des sciences naturelles. La cohérence de notre monde n'est pas l'accomplissement et la création d'un monde physique, d'un cerveau biologique ou d'un univers matériel. Il est engendré par les effets miraculeux d'une relation interpersonnelle et intersubjective.

L'enfant plongé au cœur de la noirceur de sa chambre commence à ressentir les affres de la peur au moment précis où son monde fragilisé commence à s'effondrer. Seule la voix d'un autre hospitalier est en mesure de restaurer l'ordre, de recoller les morceaux et de chasser les divisions qui ont élu domicile dans son univers. L'intégrité de notre monde est l'œuvre d'une réussite intersubjective et non le résultat accidentel d'un effet naturel. Toutes les psychologies, les



sociologies, les anthropologies et les philosophies devront, tôt ou tard, intégrer dans leurs recherches et leurs pratiques ce point de départ incontournable.

La façon dont Buber approche et conçoit le miracle de cet ordre et de cette unité est légèrement différente sans toutefois être incompatible. Il tente de comprendre les voies miraculeuses qu'emprunte le monde de nos sens pour révéler et s'entremêler à un univers qui se situe au-delà de ceux-ci. Tout comme Van den Berg, il conclut en disant que la rencontre, entre un corps capable de voir et un monde visible ainsi qu'entre l'activité d'entendre et le son qui est révélé par l'écoute, constitue, en dernière instance, un événement miraculeux qui a pour fondement la rencontre intersubjective plutôt qu'un simple accident matériel. Il écrit :

Nous avons coutume de parler du monde des sens en faisant référence à un monde à l'intérieur duquel il existe des vermillons et de l'herbe verte, des ré bémol et des si dièse, le goût des pommes et des asticots. Notre monde est-il autre chose que la rencontre de nos sens avec ces réalités inapprochables pour lesquelles les définitions de la physique s'embrouillent en vain ? Le rouge que nous voyons ne se trouve pas au départ dans les choses. Nous ne le trouverons pas non plus dans notre âme. Il s'enflamme et se met à étinceler au moment où un œil capable de le percevoir et une oscillation capable de l'engendrer sont mis en présence. Mais alors, où se trouve donc la sécurité du monde ? Prenons l'objet inconnu qui est ici, le sujet que l'on croit connaître mais que l'on ne peut saisir et le phénomène de la rencontre évanescence entre les deux; ne sommes-nous pas en présence de trois mondes qui ne peuvent être compris à partir d'un seul ? Qui est cet être qui a donné au monde des bases aussi questionnables ?<sup>4</sup>

Buber nous parle de cette terre mystérieuse et hospitalière qui seule est capable de supporter un monde humain. Ce monde ne peut souffrir d'être réduit à de simples oscillations physiques. Il exige plutôt comme point d'amarrage les bases solides d'un monde unifié par l'hospitalité. En dernière instance, un monde ne saurait être compris en termes d'accidents matériels. Il demande d'être approché et compris comme la résultante d'interactions entre un invité et son hôte. Merleau-Ponty parle un langage semblable à celui-ci dans les pages de son dernier essai, *L'œil et l'esprit*, dans lequel il écrit :

Le corps humain se met à exister lorsqu'une rencontre a lieu entre l'action de voir et ce qui est visible, entre celui qui touche et la chose qui est touchée, entre une main et une autre, lorsqu'une étincelle s'allume entre le fait de sentir et ce qui peut être senti, lorsque cette étincelle vole de l'un à l'autre, allumant un feu qui restera vivant

---

<sup>4</sup> Buber, M (1952) *Eclipse of God*. New-York, Harper and Roe. p.5, Traduction libre

jusqu'au moment où un quelconque accident défera *ce que nul accident n'aurait suffi à faire*.<sup>5</sup>

Une étincelle s'envole créant du même coup cette mystérieuse unité du corps humain qui permet la rencontre de ce qui peut voir avec ce qui peut être vu, de ce qui peut sentir avec ce qui peut être senti. Cette unité fait référence à un corps humain qui ne se veut pas un organisme biologique ou quelque chose de vivant. Un de ces matins, cette étincelle cessera de voler et, se faisant, s'appliquera à défaire ce que « nul accident n'aurait suffi à faire ». La vision essentielle de Van den Berg et de Buber s'inscrit dans ces lignes. Cette mystérieuse étincelle qui prend vie, ce feu qui continue de brûler, le va-et-vient incessant entre le sensible et le senti, entre celui qui touche et ce qui peut être touché, se conforme déjà à un modèle de conversation, à un échange entre une personne et une autre et peut, en dernier lieu, être vu comme renfermant déjà l'essence d'un monde intersubjectif. Ces auteurs nous permettent de pénétrer dans un monde qui n'est plus gouverné par les accidents, par la cause et son effet ou par des corrélations mathématiques. L'étincelle et le feu qui lient le monde humain en une unité dualiste d'un sensible et d'un senti, d'un visible et d'un vu, cesse d'appartenir au seul univers des phénomènes naturels. Il forme déjà en partie un monde de mots et de symboles, de passage au travers de seuils qui unissent le monde en un tout que « nul accident n'aurait suffi à faire ». Il appartient déjà à l'univers habité des miracles qui est un monde de conversations, de mythes et d'intersubjectivité. Cette double unité de la question en quête d'une réponse, d'une parole en quête d'une oreille attentive, d'une chose sensible qui forme un double avec ce qui est senti, se retrouve dans l'unité de l'hôte et de l'invité, de l'amoureux et de sa bien-aimée, des mortels et des immortels. De par cette description, Merleau-Ponty quitte le monde naturo-scientifique et explore un langage différent où l'unité fondamentale du corps humain n'est plus uniquement biologique mais doit être perçue comme une unité cosmique et intersubjective de l'appel et de la réponse. À l'intérieur de ce contexte mythique et intersubjectif, l'unité du corps, de l'âme et du monde humain se révèle comme étant un travail d'amour qui, tel deux voisins, unit la main gauche à la main droite, conçoit l'unité de l'œil et du monde comme un mariage et cultive l'unité de l'univers humain de la même manière que l'on cultive les alliances et les partenariats entre individus.

---

<sup>5</sup> Merleau-Ponty, M. (1964) *L'œil et l'esprit*. Paris, Gallimard p.ii

Van den Berg conçoit les problèmes de la modernité et de la névrose à l'intérieur du contexte d'une révolution de la pensée qui a eu pour effet secondaire d'obscurcir le mystère central de l'existence humaine. Les sciences humaines elles-mêmes sont profondément impliquées dans cette mystification obscurcissante qui bannit l'étincelle de l'intersubjectivité du vaste horizon de notre expérience. Cette étincelle ne vole pas seulement de notre main droite à notre main gauche, entre notre œil et notre esprit ou même entre nos sens et le monde merveilleux qu'ils révèlent. Elle vole aussi entre voisins, entre les vivants et les morts et, de façon ultime, entre les invités humains et leurs hôtes divins. Au moment de l'éveil des développements historiques qui obscurcissent ces autres qui vivent près de nous, notre monde s'est fractionné en plusieurs morceaux dont chacun reste sourd à l'autre et possède une logique, des intentions et des désirs qui lui sont propres. On retrouve l'empreinte de cette fragmentation progressive dans l'esprit des chefs d'œuvres de la modernité tels que *Madame Bovary* ou *Dr. Jekyll and M. Hyde*. Cette fragmentation trouve également son expression dans le cadre des théories psychanalytiques de Breuer et de Freud sous la forme de la grande division psychique entre le conscient et l'inconscient. Van den Berg cite en l'approuvant le sociologue P.M Sorokin lorsqu'il écrit: « Une névrose est un conflit entre différents égos sociaux ».

Les névrosés souffrent donc d'un malaise qui affecte presque tout le monde mais qui ne pousse qu'une minorité à la « maladie ». Le névrosé est une personne qui ne parvient pas à former un tout unifié avec lui-même et qui est incapable de se reconnaître en un moi unifié dans le mouvement des circonstances. Le problème fondamental de la modernité, en général et de la névrose, en particulier, est l'incapacité de façonner sa vie en un tout ordonné. À l'intérieur d'un tout ordonné, les parties interagissent entre elles et se définissent au contact l'une de l'autre. Un tel tout est doté de présence. C'est pour cette raison qu'après avoir vu une belle peinture, ou entendu un récit merveilleusement construit, ou encore être entré en contact avec une vie exemplaire, nous avons l'impression d'être allé quelque part, d'avoir rencontré quelqu'un ou quelque chose de distinct et d'avoir enfin compris et vu quelque chose de merveilleux et de cohérent.

D'un autre côté, le portrait mal rendu d'un peintre, un récit parsemé de trous, une vie désordonnée où les événements se suivent sans raison nous laissent généralement insatisfaits dans le sens où nous sommes incapables de nous connecter avec une vision et une présence distincte.

Il y a quelque chose de déconcertant à l'idée d'être incapable d'entrer en contact avec une histoire, une vision ou une vie. Il y a quelque chose d'infiniment triste et de désorientant à l'idée de passer à côté d'un immeuble, d'une œuvre d'art ou d'un visage qui n'a rien à nous dire, qui est manifestement là mais qui n'ouvre pas un monde.

Revenons pour un instant à l'histoire du petit garçon effrayé dans la chambre noire de la maison de sa tante. Son monde se désintègre parce qu'il ne sent plus à ses côtés la présence bienfaisante d'un autre. Il appelle sa tante et la voix de celle-ci, comme par magie, chasse sa frayeur, emplit la pièce de lumière en ramenant chez lui le sentiment d'une présence. C'est cette présence qui renouvelle son accès à un monde habitable. Un monde humain ne devient habitable qu'au moment où il nous est offert par un autre. Tous les domaines de la vie requièrent la présence d'un autre. Les seuils de ces domaines les rendent habitables en ordonnant et en offrant un sens à la relation. Le seuil offre à la relation un « ici » et un « là-bas », un soi et un autre, un voisin et un résident. Un domaine habité, qu'il soit corps humain, maison, village ou pays, se désintègre inévitablement et perd sa vitalité et son humanité au moment précis où il devient dépourvu de voisin. Décrivant la nature du miracle, Van den Berg porte son attention sur ces relations de voisinage, sur cette présence miraculeuse qui ordonne et supporte notre identité et nous permet d'habiter un monde.

La quête du sens de notre condition humaine nous oblige à considérer de près le phénomène du co-voisinage. Notre réflexion sur le sujet ne peut se limiter au contexte d'une discipline en particulier et ne saurait se laisser contenir à l'intérieur des seuls cadres d'une analyse psychologique, sociologique, anthropologique ou théologique. Dans son approche du sujet, Van den Berg fait occasionnellement référence en termes théologiques à la présence de Dieu comme étant une relation de co-voisinage. Mais il s'empresse d'ajouter que la présence de Dieu est incarnée dans la présence d'un être humain à un autre (Van den Berg, 1975). Ainsi, il nous devient possible de se pencher sur l'histoire du jeune Gide et de la regarder sous l'angle d'une narration théologique à propos de la première rencontre d'un enfant avec le divin. Il est aussi clairement possible de voir ce récit autobiographique comme une histoire à saveur psychologique d'un jeune homme s'émancipant d'une relation avec une figure maternelle pour entrer dans un monde de complicité et d'hospitalité avec elle. Le miracle qui donne accès à un monde est à la fois une histoire d'amour maternelle et une histoire impliquant le divin, une psychologie

d'émancipation et une théologie. Pour cette raison, il nous est impossible de faire une réelle distinction entre l'enfant apeuré qui recherche la présence de sa tante et le croyant, également troublé, qui recherche la présence du divin pour ordonner et donner un sens à son univers. Il nous est tout aussi impossible de dissocier le thème moderne de « la mort de Dieu » avec celui de la mort du voisin ou de la disparition moderne des oncles et des tantes, des mères et des pères. Il ne nous est pas possible de séparer le destin du seuil qui solidifie les familles, les amitiés et les relations de voisinage, du destin des lieux de culte ou des autels, ou du fait d'honorer concrètement les limites qui permettent à un monde intersubjectif d'exister.

Une fois que nous acceptons d'adopter cette perspective, il devient futile de vouloir faire une distinction nette entre une vie saine et une existence marquée par la névrose. Ce qui caractérise la vie moderne en général et la névrose en particulier est l'absence d'une vie et d'une identité capable de soutenir la présence essentielle d'un voisin.

La division psychique entre un moi conscient et un moi inconscient reflète d'une certaine manière l'aliénation qui est inhérente à la vie moderne de la famille, des assemblées religieuses et de la vie de quartier. Van den Berg écrit que l'inconscient n'est pas ultimement un phénomène intrapsychique mais fait plutôt référence à l'état d'être dans un rapport pathologique à l'autre. Cette idée lui permet de conclure que « l'inconscient n'est pas l'affaire d'un individu isolé mais de deux personnes<sup>6</sup> ». La névrose fait référence à un style de vie séparé de la présence d'un compagnon, de celle d'un voisin et qui brouille l'individu de son rapport à un monde commun, à un sens commun et à une compréhension commune. Van den Berg écrit que « la cause du symptôme est l'isolement et le remède se trouve dans la capacité à surmonter cet isolement »<sup>7</sup>.

Notons que la névrose n'est pas affaire d'une ignorance qui pourrait être corrigée en offrant au patient l'expertise, les opinions ou les conseils jugés appropriés. Le patient ne demande pas au thérapeute son expertise dans la manière de résoudre les problèmes de sa vie. Il lui demande plutôt d'être présent pour lui d'une manière bien particulière. Tout l'art de la

---

<sup>6</sup> Van den Berg J.H. (1975) *The changing nature of man; Introduction to a historical psychology*. New-York: Dell Publishing Company, p. 175, Traduction libre.

<sup>7</sup> Van den Berg J.H. (1975) *The changing nature of man; Introduction to a historical psychology*. New-York: Dell Publishing Company, p.182, Traduction libre

psychothérapie tourne autour de la compréhension de la part du thérapeute et de la place que son patient lui demande d'occuper dans sa vie.

Dans le cadre d'une série de conférences offertes à l'université de Leuven qui furent publiées récemment, Van den Berg nous transmet les détails d'une expérience thérapeutique avec un homme brillant entre deux âges qui, par le biais de l'indécision et de la peur, est parvenu à détruire une relation heureuse, de cinq ans d'âge, avec une femme remarquable pour qui il a pourtant continué de ressentir une profonde affection. Il disait souffrir d'un cauchemar récurrent dans lequel il était accusé d'avoir tué un enfant de cinq ans. Le patient a commencé à mettre sa vie en ordre à partir du moment où il a pris conscience et a intégré l'idée que l'enfant de cinq ans de son cauchemar symbolisait la relation qu'il entretenait avec la femme qu'il aimait. La question que Van den Berg se posa à la suite du succès de la thérapie fut « pourquoi cet homme, intelligent et accompli dans les autres aspects de sa vie, a-t-il été incapable de découvrir par lui-même l'évidente signification de son rêve? ». Pourquoi a-t-il eu besoin de l'assistance d'un psychothérapeute pour en arriver à mieux comprendre sa détresse et pour remettre de l'ordre dans sa maison ? L'interprétation de son rêve ne demandait pas d'expertise herméneutique particulière et les problèmes qu'il s'était créés dans sa relation avec la femme qu'il aimait n'étaient que trop évidents. Pourquoi alors a-t-il été incapable de faire par lui-même une interprétation correcte de sa situation ?

La réponse à cette question est évidente, nous dit Van den Berg. L'interprétation correcte de son rêve aurait placé l'homme en face de problèmes auxquels il était incapable de faire face par lui-même. Cet individu recherchait une personne à l'extérieur de son cercle, capable de se tenir auprès de lui et de l'assister. Ce cas particulier est vrai pour la psychothérapie en général. En fait, nous en touchons le cœur. Le patient vient nous voir et nous demande plus de clarté. Il nous arrive comme quelqu'un qui ne veut pas avoir à faire face seul aux décisions difficiles qui se présentent à lui. C'est au moment où il n'est plus seul que le patient parvient à comprendre son rêve.<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> Van den Berg, J.H, 1996 Heen Joeval; *Metabetica van de beschiedschrijving*, Kapellen: Pelckman's Kok Agora, p.46, Traduction libre

Pour se comprendre en tant qu'individu, nous avons besoin de nous ressourcer en nous laissant éclairer de la présence de plusieurs personnes. Ainsi, notre compréhension personnelle n'est pas le résultat d'une seule personne ni de plusieurs personnes. En fait, la richesse de la compréhension de nous-mêmes est le résultat des relations que nous bâtissons avec les autres. Ce type de compréhension est de configuration existentielle. Elle se base sur la décision et la clarification existentielle. Nous voyons s'opérer une de ces configurations intersubjectives dans l'histoire du jeune garçon qui appelle sa tante. Nous avons observé ce même genre de configuration dans l'exemple du jeune Gide, qui a vu le monde s'ouvrir devant lui au moment précis où il a senti, entre lui et l'autre, une complicité joyeuse.

Ce qui caractérise la névrose, c'est la stérilité des contacts humains qu'elle engendre. La tâche fondamentale de la psychothérapie est de rendre fertiles ces liens. Van den Berg écrit que son patient est venu le voir en quête de ce que l'on appelle en hollandais le *bijstand*. Ce mot peut être traduit par « aide » ou « assistance ». Plus littéralement, ce mot fait référence à l'acte de se tenir auprès de ou, plus précisément, de se tenir à côté de quelqu'un dans un moment difficile. Il est curieux de noter que le mot français « assistance », tout comme ses référents anglais, Italien et espagnol, suggère la même métaphore d'une personne se tenant debout (latin *stare*) avec ou aux côtés (latin *ad*) d'une autre personne. Le grec ancien répète cette métaphore avec le terme *paristemi*, tout comme l'allemand contemporain avec *Beistand* et *beistehen*. Toutes ces métaphores, qui nous aident à mieux comprendre les mots « aider », « assister » ou « supporter » quelqu'un, nous suggèrent ce qui est peut-être le plus fondamental dans les relations humaines. Nos relations les plus profondes nous donnent accès à un monde humain nous permettant du même coup de nous construire une vie d'homme.

Il y a quelques années, le poète américain Wendell Berry a publié un livre d'essais qui s'intitule *Standing by words* (Se tenir à côté des mots; tenir à ses mots). Sur la couverture de ce livre, on peut observer le caractère chinois Xi qui fait référence à un être humain se tenant à la droite du signe chinois pour « mots ». Le titre du livre a été inspiré par les méditations de Ezra Pound concernant la signification de ce signe. Cette signification, telle que décrite dans l'enseignement de Confucius, est rattachée à l'idée de la fidélité, de la sincérité, de la confiance ainsi qu'à l'idée de garder la foi en la parole. La métaphore de « se tenir aux côtés de quelqu'un ou de quelque chose » joue un rôle crucial dans ce contexte particulier. Ce pictogramme exprime

clairement l'idée que les mots n'acquièrent leur sens que dans le contexte d'une présence humaine fidèle qui se porte garante de ceux-ci. Les mots perdent complètement leur sens en l'absence d'une présence humaine qui « se tient aux côtés ».



Observé sous un autre angle, le pictogramme suggère que la figure humaine est supportée par les mots, que sa solidité et sa fragilité dépendent des relations symboliques qu'elle maintient dans le cadre d'un ordre symbolique. Ni les mots, ni la présence humaine peut espérer exister en l'absence d'une relation entre une chose et une autre. Ils ne peuvent pas plus espérer naître sans le support fidèle de l'autre.

Les mots du pictogramme représentent le lien fiable et fidèle qui unit les êtres humains entre eux et qui lie chaque individu à un monde humain. En l'absence de tels liens, la silhouette humaine tombe et disparaît. Nous cultivons et atteignons notre humanité par les relations durables et fidèles que nous entretenons avec les autres. Nous *sommes* cette relation bien spéciale qui est caractérisée par l'acte de « se tenir aux côtés de quelqu'un ». C'est cette relation qui nous ouvre les portes d'un monde habité.

Van den Berg termine l'histoire de son patient par ces mots:

Le patient est une personne fatiguée de faire cavalier seul et qui a besoin que quelqu'un se tienne à ses côtés. Cette phrase n'est ni plus ni moins que le cœur de la psychothérapie. Le patient vient nous voir dans le but de ne pas être seul face à une décision importante. Au moment précis où il se sent accompagné, le rêve se clarifie de lui-même<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> Van Den Berg, J.H. (1996) *Geen Toeval; Metabletica van de Geschiedschrijvin*. Kapellen: Pelckman's Kok Agora, Traduction Libre



Cette citation ne propose pas simplement l'idée qu'en face de l'incertitude et du danger nous nous sentons plus confortables lorsque nous sommes en compagnie d'un allié. Elle contient la pensée profonde que la compréhension de soi-même et de notre monde ne surgit qu'au moment où nous acceptons d'entretenir des relations sincères, bienveillantes et loyales envers les autres. Se comprendre soi-même, comprendre ses rêves et son monde, n'est pas de prime abord une question d'information, d'intelligence ou d'expertise. C'est avant tout question d'entretenir une relation saine et généreuse avec son voisin.

## Bibliographie

BERRY, Wendell (1983) *Standing by Words*. San Francisco, North Point Press

BUBER, M. (1952) *Eclipse of God*. New-York, Harper and Row.

MERLEAU-PONTY, M. (1964) *L'œil et l'esprit*. Paris: Gallimard.

VAN DEN BERG, J.H. (1969) *De Zuilen van het Pantheon Nijkerk*. Callenbach. N.V.

VAN DEN BERG, J.H. (1975) *The changing nature of man; Introduction to a historical psychology*. New-York: Dell Publishing Company.

VAN DEN BERG, J.H. (1995) *Metabletica van God*. Kapellen: Pelckmans.

VAN DEN BERG, J.H. (1996) *Geen Toeval; Metabletica van de Geschiedschrijvin*. Kapellen: Pelckman's Kok Agora.